Le DOSSIER

LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU DANS L'HOMMAGE À DENECOURT

Jean-Claude Polton

À L'INITIATIVE du jeune poète Fernand Desnoyers (1828-1869), quarante-deux écrivains acceptent de donner un texte en l'honneur de Claude-François Denecourt, le créateur des sentiers pittoresques de la forêt de Fontainebleau, mais également éditeur de nombreux guides, cartes et gravures décrivant les sites qu'il a contribué à mettre en lumière. Ce ne sont pas moins de quarante-trois contributions (1) qui sont réunies dans un important livre de 368 pages, publié au printemps 1855 par Louis Hachette. Afin de remettre dignement cet ouvrage, un banquet est organisé à Paris au restaurant Bonvalet, situé au 29 du boulevard du Temple, au coin de la rue Charlot. Le banquet se poursuit par une véritable fête, avec la remise d'un exemplaire de *l'Hommage* magnifiquement relié et doré sur tranche, discours d'Auguste Luchet qui résume l'œuvre de Denecourt, avant que Gustave Courbet ne lui pose une couronne de feuilles de chênes sur le front, afin de le consacrer solennellement « Sylvain de la forêt de Fontainebleau » (2).

À la lecture du titre complet du livre, on peut être surpris de voir que la forêt n'est pas clairement citée :

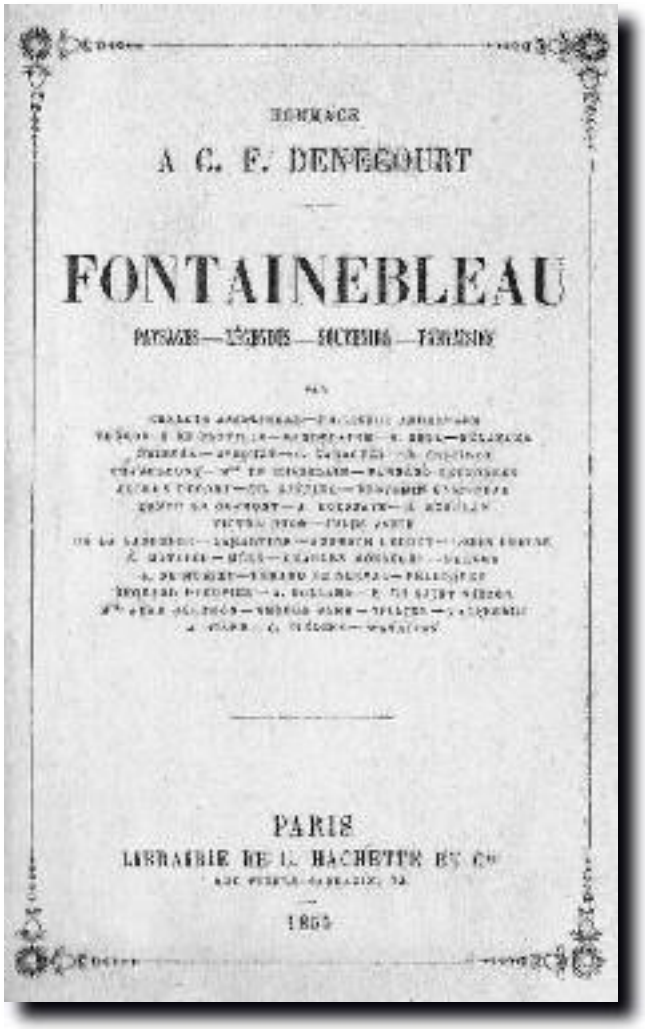
HOMMAGE
À C.-F. DENECOURT
FONTAINEBLEAU
PAYSAGES-LÉGENDES-
SOUVENIRS-FANTAISIES

La référence aux paysages laisse pourtant entendre que la forêt sera bien présente, même si

« ce programme se veut aussi large et peu contraignant que possible » (3), risquant de réduire la forêt de Fontainebleau à la portion congrue dans un ensemble aussi généreux.

Si la forêt de Fontainebleau est citée vingt-trois fois, il n'y a que quatorze textes – sur les quarante-trois de *l'Hommage* à traiter véritable-

1) En comptant la lettre envoyée par Béranger (1780-1857) qui est publiée telle quelle.
2) Voir Jean-Claude Polton, *Claude-François Denecourt, l'Amant de la forêt de Fontainebleau,* Éditions des Sentiers bleus, 2011, p.13 et notre article « Le banquet chez Bonvalet, une fête de l'écriture » ? » *La Grappe* n° 90, 2015.
3) D'après Jean Borie, *Une forêt pour les dimanches, les Romantiques à Fontainebleau*, Paris, Grasset, 2003.


HOMMAGE
A C. F. DENECOURT
FONTAINEBLEAU
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
1853

ment d'un sujet qui lui soit propre. Dans neuf autres où elle est citée pour satisfaire la commande, les faits pourraient se situer dans n'importe quelle autre forêt. C'est le cas du « Pauline à Fontainebleau » de Georges Bell qui élude la question avec un certain cynisme : « Assez d'autres ici parleront de la forêt célèbre rendue praticable à tous par les soins intelligents de M. Denecourt. D'ailleurs je la connais peu. [...] et, dussé-je blesser certaines susceptibilités artistiques, en parcourant ces sentiers historiques, j'ai regretté les bois de mon beau pays, les Pyrénées françaises. Je ne parlerai donc ni d'arbres, ni de rochers, ni de légendes. »

Il reste que cinq auteurs ont donné des textes dans lesquels Fontainebleau n'est même pas évoqué, pas plus d'ailleurs que la forêt en général. C'est le cas de Charles Baudelaire (1821-1867) qui se dit « incapable de s'attendrir pour les végétaux » et avoue même avoir « toujours pensé qu'il y avait dans la Nature, florissante et rajeunie, quelque chose d'affligeant, de dur, de cruel, – un je ne sais quoi qui frise l'impudence. »

Si on revient aux quatorze textes qui parlent réellement de la forêt de Fontainebleau, on peut y trouver quatre représentations du lieu et des usages que le public en fait.

Un monument de la nature

Dans le poème de Fernand Desnoyers, daté de juin 1853, la forêt y est assez fidèlement décrite. Le décor est planté d'emblée : Fontainebleau est présenté comme un lieu rocailleux et boisé, avec un intérêt plus marqué pour le premier caractère. Comme tous les auteurs romantiques, Fernand Desnoyers est fasciné par les « chaos sublimes » issus d'un hypothétique déluge : les ravins, les roches suspendues et les rocs à pic surprennent ces citadins qui, pour la plupart d'entre eux, n'ont vu que les plaines du Bassin parisien. Dans « Scènes de campagnes » (Adeline Potrat), Henri Murger (1822-1861) décrit les vallons creux de la Gorge-aux-Loups où « on peut [suivre dans toutes les traces qu'il a laissées le passage du cataclysme qui dut ébranler des carrières (*sic*) et pousser devant lui des blocs arrachés de leurs entrailles [...]. Les masses gigantesques de rochers semblent encore recevoir l'impulsion du bouleversement, et se poursuivre, s'escalader comme une armée de colosses en déroute ».

Si le peuplement forestier suscite moins d'élans poétiques, Fernand Desnoyers n'en présente pas moins les arbres qui peuplent la forêt : chênes, hêtres, mais aussi pins dont il note les senteurs particulières. Cette allusion mérite d'être signalée, à une époque où les résineux – plantés en grande quantité depuis une trentaine d'années – sont rejetés par la plupart des écrivains et des artistes.

Dans de nombreux textes, la forêt de Fontainebleau est présentée comme un monument de la nature, héritage des temps passés. Ces « arbres immémoriaux » ayant connu les druides et des générations de rois « leur allure tourmentée, comme déformés par un vent de fin du monde, [ils] se courbent avec des mouvements qui les font ressembler à des êtres en péril » (Henri Murger). Ces caractères confèrent à la forêt une valeur patrimoniale dont ces écrivains se veulent les protecteurs, contre les attaques des forestiers, accusés de porter atteinte à l'un de ses caractères les plus fondamentaux : l'ancienneté.

Les coupes prévues dans les futaies arrivées à maturité, voire vieillissantes, sont perçues comme injustifiées par les peintres de Barbizon et de nombreux écrivains qui obtiennent leur report et la création des premières réserves artistiques [4] deux ans avant la parution de *l'Hommage*. Dans ce contexte, le journaliste Jules Janin (1804-1874) reprend un article daté de 1850, dans lequel il justifie le combat des artistes et des écrivains pour sauver de la coupe les vieilles futaies du Bas-Bréau. Pour les artistes, la forêt est perçue comme un ensemble d'arbres disséminés de ci de là par « le Créateur » et pouvant servir de modèles aux paysagistes qui y trouvent opportunément des modèles dans cet « Atelier grandeur nature » [5] qu'est la forêt de Fontainebleau :

Comme un habile architecte décore le vestibule d'un superbe palais, de colonnes dorées, la nature, bonne mère, a décoré Fontainebleau des plus beaux arbres de la création. [...] Fontainebleau ! Laissez-nous Fontainebleau, ou tout au moins la partie la plus féconde ! Respectez les arbres qui nous ont vu naître ! Épargnez les modèles ! épargnez l'école ! Attendez au moins, s'il le faut absolument, et si ces beaux arbres sont destinés à la mort violente, attendez que nous soyons morts !

Des parcours personnels en forêt

Les écrivains ne sont pas les derniers à pénétrer dans cette forêt sanctuarisée, à l'instar de George Sand (1804-1876) qui décrit une promenade avec son fils dans un « Fragment de lettre écrite de Fontainebleau » (août 1837). On ne peut pas dire que cette contribution plaide en faveur de l'œuvre de Denecourt, puisque l'auteur de la *Mare au diable* précise bien qu'elle s'aventure hors des sentiers battus, sans prendre « de guides » ni même le moindre plan dans la poche, tout à fait comme Senancour. Sans attaquer le tourisme organisé, George Sand défend une conception de la découverte de la nature propre aux milieux cultivés. À Fontainebleau, elle veut découvrir par elle-même « les sites les moins fréquentés », ceux où elle ne rencontrera pas de promeneurs. Cela lui semble d'autant plus facile qu'elle a bien compris « qu'il est difficile de se perdre dans une forêt semée d'écriteaux ». Cette notation montre cependant qu'elle s'est munie d'une carte, contrairement à ses dires, car c'est bien là qu'elle trouve les noms des allées forestières qui lui permettent de se repérer depuis la monarchie de Juillet.

Même si elle exagère sa représentation, le goût de l'aventure est bien là : au fil de longues marches à pied ou à cheval, ce sont des journées entières qu'elle passe en forêt avec son fils, munie d'un repas frugal composé de pain, de poulet froid et de fruits. Au plus près de la nature, les deux promeneurs peuvent dessiner, herboriser et capturer insectes et papillons vite mis dans des boîtes appropriées.

Dans sa conclusion, George Sand veut montrer que la promenade est plus qu'un parcours récréatif, car elle précise bien que « toutes ces choses magnifiques qui ne pensent pas donnent à penser ». On trouve une autre forme d'élévation de l'esprit dans le texte de Georgine Adam-Salomon intitulé « Souvenir ». Il s'agit cette fois des impressions morales du promeneur en forêt, placé d'une manière inattendue devant un exemple de détresse humaine. Georgine Adam-Salomon [6] décrit sa rencontre avec une femme qui vend des « petites pierres », accompagnée des enfants orphelins d'un carrier. Après s'être apitoyée sur le sort des carriers, un métier « où on ne vieillit jamais », l'émotion fait place aux références culturelles, lorsque « la vue de ces petits enfants groupés » auprès de la femme rappelle aux promeneurs « le tableau si poétique des *Orphelins* d'Ary Scheffer [7]. »

La forêt adaptée aux touristes

La forêt de Fontainebleau est maintenant

4) « En 1853, 624 hectares situés dans les cantons favoris des artistes sont protégés, puis le décret impérial du 13 avril 1853 créé officiellement la « Série artistique ».

5) « La Forêt de Fontainebleau, un atelier grandeur nature », catalogue de l'exposition du Musée d'Orsay (Chantal Georgel, commissaire), Paris, RMN, 2007.

6) Artiste et écrivaine, on lui doit des médaillons et un manuel de morale féminine. Amie de Lamartine, elle a épousé le statuaire Anthony-Samuel Adam-Salomon (1858-1881).

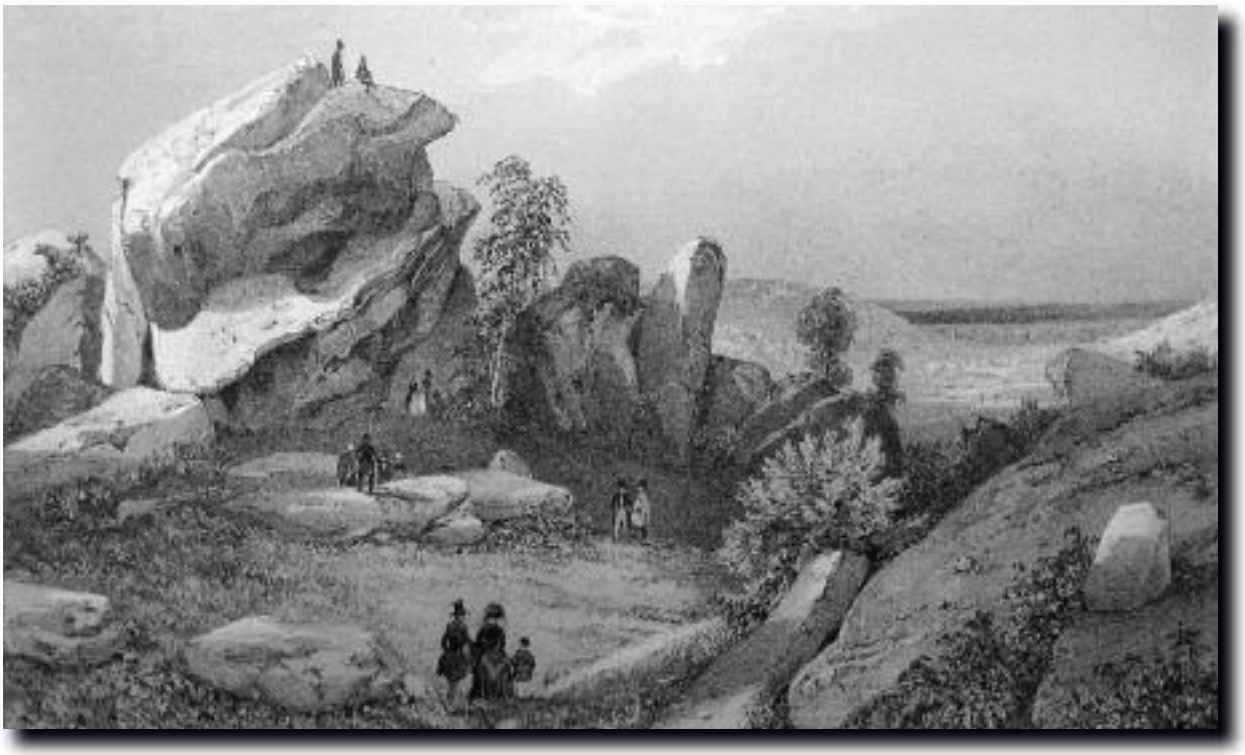
7) Peintre d'origine hollandaise (1795-1858) dont le tableau *les Orphelins* (1823) est conservé au Musée de la Vie romantique, à Paris.

moins dangereuse, puisque les chasseurs de vipères s'emploient, moyennant rémunération, à éliminer ces dangereux reptiles. Dans son texte, Charles Vincent (1826-1888) décrit les reptiles de la forêt et comment ils sont capturés par un chasseur de vipères nommé Guérigny.

La célébration de l'œuvre de Denecourt, qui donne à voir les sites les plus pittoresques de la forêt s'étend, comme il se doit, sur plusieurs textes de *l'Hommage*. Dans le premier texte, intitulé « Pour qui ce livre est fait », Auguste Luchet (1809-1872) qui a été gouverneur du palais sous la Seconde République, présente la forêt comme « la vraie ressource de Fontainebleau », grâce à son ami Denecourt qui a « rendu praticable sa merveilleuse topographie ». Avant lui, « la forêt était déserte », c'est-à-dire qu'elle n'était pas visitée en dehors de ceux qui y exerçaient leurs activités (carriers, gardes-forestiers, bûcherons, braconniers, chasseurs de vipères… et peintres paysagistes). Le mérite de Denecourt est d'avoir tracé des chemins hors des routes pour calèches, qualifiés de « chemins vulgaires ». Grâce à lui, les promeneurs ont pu accéder aux curiosités, dégagées par des travaux dont l'ampleur est exagérée : Auguste Luchet prétend que des rochers ont été « coupés » afin de dégager un passage vers quelque « arbre perdu ».

La forêt présentée dans sa « merveilleuse topographie » n'évoque pourtant guère Fontainebleau : « arbres géants, paisibles déserts, rochers aussi vieux que le monde, défilés entre deux murailles nues, chêne élancé de l'abîme, genévrier contemporain des déluges, plongée superbe dans une mer de feuillages… ». Si la description des ces paysages est exagérée, c'est pour mettre en valeur l'œuvre de Denecourt qui les a rendus accessibles par les tracés et les balisages. Il répond ainsi aux « jaloux » qui reprochent à son ami d'avoir « gâté ce qu'ils aimaient » : ces paysages sont maintenant accessibles, ainsi que « des botaniques richesses dont les gardes-chasses n'avaient point l'inventaire », grâce à ce que d'aucuns appellent un « malencontreux civilisateur ». Le Sylvain a même doté la forêt, « si brûlante quelques fois », de fontaines pour le bonheur des promeneurs venus trouver à Fontainebleau « la paix, le bonheur et la santé. »

Dans un dernier texte, Philibert Audebrand (1815-1906) reprend le même thème, avec encore



L'entrée des gorges d'Apremont

plus d'exagération, mais il est vrai que c'est la raison d'être de cet *Hommage*. En vingt-cinq ans, Denecourt aura su « enrichir, embellir, assainir » la forêt, faisant de lui un véritable aménagiste, donnant ainsi des arguments aux détracteurs du Sylvain. S'il est présenté comme « le Christophe Colomb des grottes » et « le capitaine Cook des souterrains », les moyens employés ne peuvent que provoquer la réprobation. Si pour tracer ses sentiers Bleus, Denecourt avait dû « se frayer un passage à coups de hache » et employer « la sape et la poudre », l'administration forestière ne l'aurait pas autorisé. À trop vouloir défendre une cause, il arrive qu'on aille à l'encontre de celle-ci…

Les transformations de la nature qui accompagnent l'essor du tourisme suscite enthousiasme ou réserves, mais des critiques plus virulents s'en prennent aux fondements mêmes de ce nouveau loisir.

Des touristes peu regardants

Parmi ces éloges, plus au moins appuyés, le texte de Chamfleury (1821-1889) tranche par la distance ironique qu'il prend par rapport au sujet, le titre « Vision dans la forêt » ne laissant rien deviner. D'entrée de jeu, on sait pourtant à quoi s'attendre, puisque l'auteur fait mine de s'en prendre aux « esprits satiriques » qui savent rarement chanter la nature et sont si prompts à s'évader bien loin des arbres et des plantes. Les citadins seraient particulièrement rétifs à la comprendre car la civilisation aurait remplacé son entendement par « la science factice des choses convenues, d'usages de société [et] de lectures inutiles ».

Le récit d'un séjour à Fontainebleau qui suit est censé démontrer la difficulté des citadins à pouvoir apprécier la nature, tant elle est devenue pour eux une étrangère. Depuis le compartiment du train, les voyageurs peuvent voir un ciel gris qui invite à la mélancolie et semble propice à la communion avec la nature escomptée. Cependant, le soleil qui perce les nuages vient tout détruire. Dans l'esprit du bourgeois de la rue Montorgueil qui a pris place dans le train, la contemplation de « la forme des arbres [et] de la coloration des plantes » laisse bientôt place au souvenir d'un « gros pâté ». Il s'agit en fait d'un « énorme pâté à côtes vernies [qu'il] rêvait d'aller manger dans la forêt de Fontainebleau ». Le récit du voyage dans le train de plaisir permet à Chamfleury de se moquer des touristes pour qui l'amour de la nature vient se confondre avec celui des mets qui seront consommés lors du pique-nique en forêt. Celle-ci ne servant que de faire-valoir, le voyage se trouve considérablement amoindri lorsqu'on s'aperçoit que ce qui est présenté comme le véritable but du voyage a été oublié à Paris, le pâté étant, bien sûr, une exagération caricaturale [8].

Cette critique du tourisme naissant et consumériste va plus loin, lorsque perce une critique de l'œuvre de Denecourt. Dans l'évocation d'une prétendue « roche qui tête », Chamfleury se moque des baptêmes qu'il a initiés le long de ses sentiers Bleus, ponctués à cet effet de lettres et de chiffres. Bien qu'il ait participé à *l'Hommage*, Champfleury n'assiste pas à la fête organisée chez Bonvalet à l'occasion de la remise du livre. Très critique vis-à-vis des entreprises touristiques de Denecourt en forêt, le texte « Vision dans la forêt » annonce une satire féroce des travaux du Sylvain, parue en 1859 dans le Moniteur universel sous le titre « Les Amis de la Nature ».

Les textes rassemblés dans *l'Hommage* célèbrent une forêt romantique, avec des paysages exagérés, propres à susciter des sentiments et des réactions contradictoires. Cette forêt mythique est menacée par l'homme – forestiers et touristes – et les auteurs qui parlent de la forêt s'accordent à vouloir défendre une nature préservée « car elle dispense une éducation universelle. […] Immense école démocratique, la forêt constitue un réservoir de santé indispensable à l'humanité » [9]. Elle rassemble les défenseurs d'un patrimoine commun menacé sans que l'œuvre touristique de Denecourt soit mise en cause, à l'exception de la contribution de Champfleury qui constitue une sorte de critique en devenir. Le Sylvain est absout car ses travaux sont considérés comme des œuvres d'art en forêt dont le public bénéficie, même si les paysages sylvestres s'en

8) On songe aussi au *Voyage de M. Périchon*, comédie d'Eugène Labiche et Édouard Martin (1860).
9) Jean Borie, *op. cit.*, p. 178.